

Le mariage de Jean-Pierre : saynète vaudoise en un acte : [suite]

Autor(en): **Antan, Pierre d'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200840>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sur cette terre étrangère. Dieu a bien voulu le fait voir que j'avais menti; c'était pas juste pour quant à moi cela me pesait sur l'estomac comme une pomme de terre moitié bouillie. Je pensais à ma chère maman avant de quitter la maison paternel, elle m'avait si bien recommandé qu'il ne fallait jamais tromper sa maîtresse. Lorsque je lui en ai appris ce malheur elle en était pour tomber de chagrin; je vous assure que j'ai reçu une sauce piquante, elle m'a répété et bien fait comprendre que c'était la première et la dernière fois.

Je vous souhaite santé et bonheur, madame. Je pense souvent à ce pauvre pied qui vous a fait souffrir. Je serais très satisfaite si le rétablissement est complet. Au plaisir. Recevez, madame, mes bonnes salutations.

Enfantines.

Le jeu de la petite maman. — Ecoutez ce dialogue entre deux fillettes qui jouent à la « petite maman ». Il est absolument authentique : — Bonjour, chère madame, comment allez-vous ?

— Ça va bien, je vous remercie; et vous-même ?

— Voilà... voilà... ça pourrait aller mieux. Mais, dites-moi, madame, combien avez-vous d'enfants, maintenant ?

— J'en ai un... et c'est bien suffisant, allez ! Et vous, chère madame ?

— Moi?... J'en ai eu trois l'année dernière.

— Oh !... Vous les nourrissez ?

— J'ai nourri le premier, mais mon mari n'a pas voulu que je nourrisse les deux autres.

— Alors... qui donc les nourrit ?

— C'est leur papa.

Le mariage de Jean-Pierre.

SAYNÈTE, VAUDOISE EN UN ACTE

IV

SCÈNE IV (suite).

JULIE.

Pauvre tante Rose, comme vous vous échauffez.

TANTE ROSE.

Pardine, je suis bien à la bonne. C'est sûr que le voisin Jean-Pierre ne veut pas faire la cour à Marie, lui qui a eu fréquenté sa grand-mère.

JEAN-PIERRE.

Hein, moi, comment ?

TANTE ROSE.

Faites-voilà votre innocent, hein ! Comme si je me rappelais pas quand vous veniez fréquenter sous le gros poirier derrière chez nous. La Sophie et moi, on vous guignait par une borgnette. Tout de même, ça ne nous rajeunit pas, hein, Jean-Pierre ? On n'a plus quinze ans.

JULIE.

Enfin, vous me direz ce que vous voudrez, tante Rose. Toujours est-il que je serais heureuse de mourir quand ma fille aurait un mari comme le voisin Jean-Pierre.

TANTE ROSE.

Oui, et puis, qu'est-ce que tu dirais quand on leur ferait, comme ils ont fait chez nous, à un vieux qui a épousé une jeune ? Pendant huit jours, tous les garçons de la commune leur ont fait un charivari à tout casser. Le premier soir, ils sont venus avec des violons, des tambours, des cocasses, des bassinoires, de la vieille ferraille, des toupins fendus. Fallait entendre cette chette. Les deux pauvres époux n'ont pas pu fermer les yeux de toute la nuit.

JULIE.

Taisez-vous, tante Rose ; ce n'est pas possible....

TANTE ROSE.

Le lendemain, ils sont venus faire la ménagerie. Il y avait des chiens, des chats, des coqs, des moutons, des vaches, toute l'arche de Noë, quoi ! Mon père, ti possible, si vous aviez entendu ce tredon, ce sabbat, ce boucan de la metzance ! Et pendant huit jours !

JULIE.

Eh bien ! ça c'est honteux ! Moi, je dis que s'il y avait des municipalités qui se respectent, on ne verrait pas ça.

TANTE ROSE.

Et, moi, je dis que c'est bien fait. Et si j'avais été le ministre qui les a mariés, j'aurais prêché sur ce texte : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

JEAN-PIERRE (à part).

Oh ! alors, non ; si je dois avoir un charivari pareil, j'aime mieux dire adieu au mariage.

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUIS, FILLES ET GARÇONS

(Entrée de Louis, suivi de garçons et filles du village.)

UNE FILLE.

Bonjour à tout le monde. Où est-il, ce beau fiancé ? Ah ! le voilà. Eh ! voisin Jean-Pierre, c'est comme ça que vous faites vos coups en cachette. Moi qui comptais sur vous. Tu sais, Marie, c'est pas joli de nous prendre le plus beau garçon du village.

UN GARÇON.

Dis-voilà, Marie, te réjouis-tu pas de danser à la noce avec cette vieille escroquette ?

UN DEUXIÈME GARÇON.

C'est ça qui va être une belle noce. On fera la noce le lundi et l'enterrement le dimanche. Pour sûr, c'est l'enterrement qui sera le plus gai.

LE PREMIER GARÇON.

Et le charivari, tu l'oublies ?

DEUXIÈME FILLE.

Dites-voilà, Jean-Pierre, j'ai planté mes z'haricots hier; prêtez-me voilà vos mollets pour berclures.

PREMIER GARÇON.

Dites-voilà, Jean-Pierre, racontez-nous voilà ce qui se passait l'an de la misère. Vous étiez déjà grand garçon ?

DEUXIÈME FILLE.

N'est-ce pas que vous n'avez pas été au Sonderbon ? Vous étiez déjà trop vieux.

PREMIÈRE FILLE.

Est-ce pas vous qui étiez parrain de mon grand-père ?

Tous.

Oh ! le beau marié ! Regardez-voilà ses oreilles ; la mousse qui croît dedans ! Et ses yeux qui coulent comme ceux d'une vieille chatte. Et ses genoux gotreux.

(Tous ensemble, ils se prennent par la main et font ronde autour de Jean-Pierre en chantant) :

Y en a point comme lui, etc.

JULIE (pendant que la tante Rose la retient). Marie, va-voilà chercher le vieux pétairu à ton père.... Il faut que j'en étérissse un !

(La ronde s'arrête.)

JULIE.

Mon pauvre Jean-Pierre, faut pas vous émotonner ; ce n'est rien.

JEAN-PIERRE.

Comment, ce n'est rien ! Vous savez, gar-

dez-la, votre fille. J'en ai assez du mariage.

JULIE.

Hein, quoi, vous ne la voulez plus ! C'est beau, pour un homme, de dire et de se dédire.

JEAN-PIERRE.

Ah ! si vous croyez que je tiens à avoir un pareil charivari.... Quels sorciers !

JULIE.

Eh ! mon té ! je veux assez la caser, ma fille. Vous inquiétez pas. Tout de même, je vous aurais pas cru ainsi. Quand on ne sait pas ce qu'on veut, on reste chez soi. On ne va pas demander les gens en mariage. Du reste, c'est votre faute, s'ils sont venus faire ce sabbat ici.

JEAN-PIERRE.

Comment ! C'est votre faute, à vous.

JULIE.

Et moi je vous dis que c'est la vôtre. Allez vous réduire, vieux petou !

TANTE ROSE.

Allons, Julie, regarde-voilà ces deux amoureux. Marie-les ; tu verras le joli ménage.

JULIE.

Jamais de la vie ! Ils n'ont pas le sou. J'aimerais mieux qu'elle reste vieille fille.

TANTE ROSE.

Si ce n'est que cela, j'arrangerai les choses. J'étais justement venue aujourd'hui te faire une proposition. Tous mes enfants sont morts.... Eh bien, ils les remplaceront, et je leur donnerai mon bien. Si tu consens à leur mariage, je fais mon testament tout de suite, et je leur donne tout ce que j'ai. Ils pourront venir s'établir chez moi en se mariant. Tu consens, n'est-ce pas ?

JULIE.

Du moment que c'est comme ça... eh bien, allons. Et puis, ça fera bisquer ce vieux fou.

LOUIS.

Vous consentez.... Merci, merci !... Tante Rose, il faut que je vous embrasse.

UN GARÇON.

Vous consentez, Julie. Eh bien, respect pour vous ! Ça vous portera bonheur, vous verrez.

JULIE.

Voulez-vous déguerpir, à la fin, tas de canailles !... Si j'avais pas la crainte de Dieu... et une douleur....

UN GARÇON.

Oui, oui, on s'en va. Allons, Louis, Marie, venez avec nous. On s'en va faire une coquette par le village.

(Ils sortent en se donnant la main et en chantant) :

Y en a point comme nous, etc.

SCÈNE VI

TANTE ROSE, JULIE, JEAN-PIERRE

JEAN-PIERRE (assis à gauche, à part).

Ouf, quel guépier ! C'est bien fait pour moi, aussi. La tante Rose avait bien raison. C'est pas quand on n'a plus de dents qu'on va aux noisettes.

JULIE (assise à droite, à part).

Faut-il pourtant être née pour le malheur ! Je peux pas m'ôter de l'idée cette maison. Quand je pense, qu'avec Marie, j'aurais pu être comme la maîtresse là-dedans. Et moi qui avais déjà raconté ça à madame la ministre ; ça fait que tout le village le sait. On va se moquer de moi pas mal.

JEAN-PIERRE (à part).

Mon pauvre Jean-Pierre, te revoilà pas mal enremlé. Tout de même, c'est triste.

d'avoir assez de tout, et de vieillir comme ça tout seul sans personne pour te soigner. Voilà ce que c'est, aussi, que de toujours quinquerner et ne pas faire les choses quand il faudrait.

TANTE ROSE (à part).

Eh bien, tante Rose, tu n'as pas perdu ta journée. Voilà deux heureux de plus au monde. Ah! le joli ménage que ça va faire... Oui, mais il y a aussi deux malheureux de plus... Ah! mon père avait raison quand il me disait: «Vois-tu, Rose, marie-toi du temps que tu es jeune. C'est une maladie qui vous vient tôt ou tard; si on ne l'a pas à vingt, on l'a à cinquante, et alors c'est bien plus grave...» Mais... si j'essayais... Quand même... Deux du même jour... Tant pis, y me fait trop mal d'être de les voir ainsi.

(La fin au prochain numéro.)

PIERRE D'ANTAN.

L'éloquence de la chaire. — La troisième causerie-récital de M. Scheler aura lieu mardi, 26 courant, devant une salle comble, comme de coutume. En voici le programme :

Les Prédicateurs du Réveil, du Protestantisme libéral et de la Synagogue, — Les orateurs du Réveil, — Edmond Schärer, Félix Pécaut, — Adolphe Monod. — Trois discours sur le féminisme, — Danse et martyr, — Adolphe Monod et Alphonse Daudet. — Le roman : l'Evangéliste, — L'école libérale : Auguste Bouvier à Genève Bersier et de Pressensé à Paris. — L'opposition aux doctrines du Réveil : Martin Paschoud.

Tsi Frédéri daò Bornalet, on dzo dè misa dè bon,

aò

cein que les fennès fan in calson dè laò z'homme.

(Patois du Gros-de-Vaud).

Fin

LA CATON. (Qu'a binnà on momeint aò carnotset, teindu queta fenna à Frédéri soelliàvè dèzo sa cassella, pè la cousena, et que vai, in raòvriin lè ge, la trabbia messa et la Djudith que rimppliè lè z'écouailès avoué sa cafetière d'axana et son pol dè laci.) — Mâ, Djudith, qu'as-tu sondzi?!

LA DJUDITH. — Dépatsin-no dè lo baire ora que l'est vessà. Vo mè deret se yé réussai. Daiss'itrè bon : l'est dè cique d'on franc quaranta!

LA CATON. (Quand l'a zu avalla onna gordja.) — Apri tè, Djudith, on paò teri la figalla! N'est pas dè la gadoulhie quemain la rejànnà m'a balhi la nè que su zua guegni son lhi dè rëpon! Cein coudè bragà... pè lo coulidzo!... fèrè ai monchu... ai damettè... pu, baivan daò govion.

LA DJUDITH. — Servi-vo daò pou que lai ya. Copadè daò pan. Yein'è atsetà onna metse dè blianc. Vouaique lo bouro, la cougnarda...

LA CATON. — Ne mè prissè pas tant, yu praò fère.

LA DJUDITH. — Vo gottèrai assebin ci mai. Lâ Jenny à Tienne m'in'a tsandzi dou coutè, contre dè l'êho, lo dzo que Frédéri a rémenà la Bichette ai Vauthay dè Sougniè.

LA CATON. (In sè lèlsin lè pottès) — A proprou dai Vauthay, Semon va tsi laò devindro queri onna polhie. Sari soletta. Tè faut profità dè veni; te verret m'n'inforadzo naòvo. Pu, ne fin aò for dedzaò, à la sèconda. Fari ouie?!...

LA DJUDITH. — Grand maci, yaòdri. (In lai tindin lo foncet.) Agottadè-vaì on bocon dè ma tâtra. Lè à la cranma: clliaque laivo su lo pot. Nè zu què po la petite folhie. Lè vatsè calan et Frédéri traòvè adi que gardo traò dè laci. Me rédzouio apri lo boun'an, quand la voutra aret fè lo vi?...

LA CATON. — Crayé que Semon m'avai parlà daò mai dè févrai?!

LA DJUDITH. (Que ne fà pas seimblein d'avai ouy.) — Se n'allavo pas, — ne lo dio qu'à vo, — réprindrè daò laci din la bolhie, teindu que Frédéri sè lavè lè mans, n'ari qu'à lèse... Mâ, baidè! que pouesso vo rêvessà.

(La Djudith lai a rêvessè et s'est rêvessaye à li assebin. Quand l'an zu à pou pri vouedi la sècond'écoualla l'an rafonça. Va dè sel qu'in bèvessin n'an pas raòblià dè medzi et dè batolhi: bin medzi et bin batolhi baillè la sai; l'a falhu rêrafonça. L'an tenu, dè leinga, — vo lo sondziè dzo sin que vo lo diesso, — totès lè mèzons daò veladzo: dè lo coulset avau, sin raòblià lè Grandzès et lo Poyet. Tsacon l'a zu son chapitre: lè z'on pllie grand, lè z'autro pllie petit. L'an mimamein trovè ouie à djadzà su lo menistre et su sa fenna: l'est tot vo derè).

LA CATON. (Quand la nè l'est tsailè.) — Mè faut vito allà... Semon?!...

LA DJUDITH. — Vitè bin pressaye.

LA CATON. (In salhiessin.) — Te sà?... dè cein que n'in de, on n'in redèvedzè pas pllie lhein...

LA DJUDITH. — Suyo onna batolhie?!... Vo sèdè praò?...

LA CATON. — Ne manqua pas, devindro.

LA DJUDITH. (Dù déchù sa porta.) — Vo prometto.

LA DJUDITH. (Aò coup de n'haòrè, in intrin aò lhi, à s'n'homme que s'est cutsi in rarourin dè la misa dè bou, sin sepi, et in sè plyègnin que la tita lai verivè. A fòce, a-te de, lèvi lo mor amon lè faò et lè sapallès, faut pas itrè èbahi s'on vin ètorlo.) — Daò-tu, Frédéri?

FRÉDERI. (Du dèzo la cutra.) — M'imbètè pas!

LA DJUDITH. — Semon t'a attrapà dè dou mai, po lo vi?...

FRÉDERI. (In dzemotin po sè lèvi.) — Dièro dis-tou?

LA DJUDITH. — Sa fenna m'a de dou mai.

FRÉDERI. (Que s'est accodà su lo coussin.) — Ora, va lai frecotà avoué ta Caton!... Dou... trai mai!... Coui sà?!... Atiutadè clliaò que djuran laò grands dieux que ne dian jamé min dè dzanlhie!... Ralluma-vai!... vudrè comptà...

LA DJUDITH. (In bailhin fermo.) — Que vaò-tu tchiffra... La tita t'écarteyèret adi mè... Daò!...

FRÉDERI — Dremi... et... lo laci... dè dyi senannès... farai?... Relai-va-tè!

(La Djudith nè lai a rin répondu et n'a budzi que po sè veri à la ruva. Frédéri l'a comprai que se repiparè on mot saret grindzè, assebin, apri s'itr'eleindu contrè la parai, s'est incoradzi dè ressi cauquies niad à n'on bel dè lan).

OCTAVE CHAMBAZ.

En remontant le courant. — Les personnes qui ont eu le plaisir, il y a quelques semaines, de faire une excursion dans le *Vieux Lausanne*, sous l'aimable direction de M. G.-A. Bridel, ne manqueront certainement pas l'occasion qui leur est offerte de refaire cet intéressant voyage. A celles qui n'ont eu cette satisfaction, nous recommandons vivement la seconde causerie, avec projections lumineuses également, qui aura lieu lundi, 25 courant, à 8 heures, à la Salle centrale, au profit de l'*Œuvre des Amies des pauvres*.

La blonde et l'essieu.

La scène se passe dans une forge d'un petit village du canton de Vaud.

Le patron étant obligé de s'absenter pour la journée, donne à son ouvrier un essieu de char à réparer.

— Christian, lui dit-il, voici un essieu à ressembler (il y a déjà quinze jours qu'il traîne par la forge). On est venu le réclamer ce matin, et j'ai promis qu'il serait arrangé pour ce soir; je le pose devant la forge, afin que tu n'aïles pas l'oublier.

Le soir venu, le patron rentrait. Tout en cheminant, il entendait un chant d'abord vague et confus, accompagné d'énergiques coups de lime et de marteau, que cadénçait le bras nerveux de son robuste ouvrier.

C'était une plainte d'amour, triste ou joyeuse, suivant les paroles, dont les dernières strophes étaient:

J'aime une blonde aux yeux bleus

Quand je la vois j'oublie et la terre et?...

Et L'ESSIEU!... fit le patron, en posant un pied dans la forge.

L. SANDOZ.

(Le Lien vaudois.)

Allons, courage!

? Eh! eh!... il paraît que la solution du *pas-se-temps* de notre numéro de samedi dernier n'est point facile à trouver. Jusqu'ici les réponses justes sont rares, très rares. Et pourtant, nous pouvons vous certifier que ce problème est fort intéressant.

Allons, chers abonnés, encore un petit effort et bonne chance. Le sort attend.

A quoi bon l'alcool! — A la fin d'une conférence contre l'alcoolisme, un auditeur enthousiasmé se lève pour complimenter le conférencier:

— Monsieur, lui dit-il, je suis de votre avis; nous avons notre bon vin, nos bonnes bières, notre bonne eau-de-vie de marc et de lie, à quoi bon encore ce maudit alcool!

Le paradis en ménage. — Judith de la Boillattaz, qui n'est pas heureuse en ménage, fait ses doléances à sa voisine, la grosse Suzon, dont la maison passe pour un petit paradis, et lui demande la recette du parfait bonheur.

LA GROSSE SUZON. — Tu veux que je te dise comment nous nous y prenons pour n'avoir jamais de dispute? C'est bien simple: le matin, mon mari fait ce que je veux et, l'après-midi, c'est moi qui fais ce que je veux.

De samedi à dimanche. — A 8 h. heures, ce soir, au Théâtre, soirée annuelle de l'*Harmonie lausannoise*, une des meilleures et des plus appréciées de nos sociétés instrumentales — est-il encore besoin de le dire? — Le programme, des plus intéressants, finit par une comédie jouée par *La Muse*; cette comédie a pour titre «Suzanne et les deux vieillards» et pour auteur Henri Meilhac.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, nous aurons une représentation des plus intéressantes: **Maternité**, de Brieux, le succès actuel du théâtre Antoine, et **Le contrôleur des wagons-lits**, un vaudeville en trois actes de A. Bisson. Eh bien, n'est-ce pas là un spectacle vraiment de choix?

KURSAAL. — A Bel-Air, également, c'est l'heure du succès. On applaudit toujours chaleureusement la **troupe Marno**, qui le mérite d'ailleurs à tous égards. A côté de cela, une foule d'attractions: **Haytons**; le jongleur **Karly**; **Olvary**, homme protégé, etc., etc.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Le sérum guérisseur,

vaudoiserie, par Gorgibus.

Favey et Grognez au Festival,

par J. M.

Le discours du syndic de Morges,

d'après Moïse Vautier,

à lire dans l'*Almanach du Conteur vaudois, année 1904.* — En vente au Bureau du Conteur, dans toutes les librairies, dans les kiosques et bibliothèques de gares. — Prix: **50 centimes.**

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.